MELANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTERAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 21 Aout, 1489 No. 98.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 21 AOUT 1849.

LETTRE DE M. DONOSO CORTÈS.

SUR L'AVENIR DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE.

M. Donosa Cortès, marquis de Valdegamas, ministre plénipotentiaire de la reine Isabelle à Berlin, prononça le 4 janvier dernier dans le congrès Espagnol un discours mémorable que la plupart des feuilles catholiques françaises ont reproduit depuis presqu'en entier. Une correspondance s'étant engagée entre M. Donoso Cortès et M. de Montalembert au sujet de ce discours, il a été donné communication de la lettre suivante qui compléta admirablement la pensée du discours. Ceux qui aiment à juger, du point de vue catholique, les révolutions sociales et politiques y trouveront le plus grand intérêt. La traduction a pu ôter quelque chose à la beauté de l'original ; mais on reconnaîtra bien vite néanmoins dans cette production, d'ailleurs fugitive et confidentielle, le cachet d'un des écrivains les plus élégans de la Péninsule :

Berlin, ce 26 mai 1849.

Monsieur le Comte,

Les sympathies d'un homme tel que vous, sont la plus belle récompense terrestre des humbles efforts que j'ai faits pour relever à sa juste hauteur le principe catholique, conservateur et vivificateur des sociétés humaines. Mais je ne répondrais pas dignement à ces sympathies dont je suis si fier, si je ne me présentais pas à vous tel que je suis, ou tel que je crois être, avec la vérité sur les lèvres et le cœur sur la main. Cela me paraît d'autant plus nécessaire que je n'ai pas eu jusqu'à présent l'occasion de dire tout ce que je pense sur ces graves problèmes qui préoccupent aujourd'hui les esprits les plus éminents.

La destinée de l'humanité est un mystère profond, qui a reçu deux explications contraires : celle du catholicisme et celle de la philosophie. L'ensemble de chacune de ces explications constitue une civilisation complète. Entre ces deux civilisations il y a un abîme insondable, un antagonisme absolu. Les tentatives faites pour amener entre elles une transaction ont été, sont et seront toujours vaines. L'une est l'erreur, l'autre est la vérité ; l'une est le mal, l'autre est le bien. Il est nécessaire de faire entre elles un choix suprême, et, ce choix fait, de proclamer l'une et de condamner l'autre dans toutes ses parties. Ceux qui flottent entre elles deux, ceux qui acceptent les principes de l'une et les conséquences de l'autre, les éclectiques, enfin, sont condamnés irrémissiblement à l'absurde.

Je crois que la civilisation catholique contient le bien sans mélange de mal, et que la civilisation philosophique contient le mal sans mélange de bien.

La civilisation catholique enseigne que la nature de l'homme est corrompue et déchue d'une manière radicale dans son essence et dans tous les éléments qui la constituent. Dans sa corruption, l'entendement humain ne peut inventer la vérité ni la découvrir ; mais il la voit quand on la lui présente ; dans sa corruption, la volonté ne peut vouloir le bien ni le faire sans secours, et ce secours ne lui vient que quand elle est assujettie et contenue. Cela étant, il est clair que la liberté de discussion conduit nécessairement au mal. La raison humaine ne peut voir la vérité si une autorité infaillible et enseignante ne la lui montre. La volonté humaine ne peut ni vouloir ni faire le bien, si elle n'est réprimée par la crainte de Dieu. Quand la volonté s'émancipe de Dieu et quand la raison s'émancipe de l'Église, l'erreur et le mal règnent sans obstacle dans le monde.

La civilisation philosophique enseigne au contraire que la nature de l'homme est une nature parfaite et saine : saine et parfaite dans son essence et dans les éléments qui la constituent. Etant sain, l'entendement de l'homme peut voir la vérité, la discuter, la découvrir. Etant saine, la volonté veut le bien et le fait naturellement. Cela supposé, il est clair que la raison, abandonnée à elle-même, arrivera à connaître la vérité, toute la vérité ; et que la volonté, par elle seule, réalisera forcément le bien absolu. Il est également clair que la solution du grand problème social est de rompre les liens qui compriment et assujettissent la raison et le libre arbitre de l'homme. Le mal n'est que dans ces liens ; il n'est ni dans le libre arbitre ni dans la raison. Si le mal consiste à avoir des liens et le bien à n'en avoir pas, la perfection consistera à n'en avoir aucun d'aucune espèce. S'il en est ainsi, l'humanité sera parfaite quand elle niera Dieu, qui est son lien divin, quand elle niera le Gouvernement, qui est son lien politique, quand elle niera la propriété, qui est son lien social, et quand elle niera la famille, qui est son lien domestique. Quiconque n'accepte pas toutes ces conclusions se met en dehors de la civilisation philosophique ; et quiconque se met en dehors de la civilisation philosophique et n'entre pas dans le sein du catholicisme, marche dans le désert du vide.

Du problème théorique passons au problème pratique : de ces deux civilisations, laquelle remportera la victoire dans le cours du temps ? Je réponds, sans que ma plume hésite, sans que mon cœur tremble, sans que ma raison se trouble : La victoire appartiendra incontestablement à la civilisation philosophique. L'homme a voulu être libre ? il le sera. Il abhorre les liens ? ils tombent en poussière à ses pieds. Un jour, pour essayer sa liberté, il a voulu tuer son Dieu. Ne l'a-t-il pas frappé ? ne l'a-t-il pas crucifié entre deux voleurs ? Des légions d'anges sont-elles descendues du Ciel pour défendre le Juste qui était à l'agonie sur la terre ? Eh bien ! pourquoi descendraient-elles aujourd'hui qu'il s'agit, non pas du crucifiement de Dieu, mais du crucifiement de l'homme par l'homme ? Pourquoi descendraient-elles aujourd'hui, quand notre conscience nous crie si haut que dans cette grande tragédie personne ne mérite leur intervention, ni ceux qui doivent être les victimes, ni ceux qui doivent être les bourreaux ?

Il s'agit ici d'une question très grave : il ne s'agit de rien moins que de vérifier quel est le véritable esprit du catholicisme touchant les vicissitudes de cette lutte gigantesque entre le mal et le bien, où comme disait saint Augustin, entre la cité de Dieu et la cité du monde. Quant à moi, je tiens pour prouvé et évident qu'ici-bas le mal finit toujours par triompher du bien ; et que le triomphe sur le mal est réservé, si on peut s'exprimer ainsi, à Dieu personnellement.

Aussi n'y a-t-il aucune période historique qui ne vienne aboutir à une catastrophe. La première période historique commence à la création et aboutit au déluge. Et que signifie le déluge ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine*.

Les hommes puisse'aient encore des eaux du déluge quand la même lutte recommença. Les ténèbres s'amoncèlent à tous les horizons. A la venue de Notre Seigneur la nuit était partout, une nuit épaisse, palpable. Le Seigneur est élevé en croix, et le jour revient pour le monde. Que signifie cette grande catastrophe ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine*.

Que disent les Ecritures sur la fin du monde ? Elles disent que l'Antechrist sera le maître de l'univers et qu'alors viendra le jugement dernier avec la dernière catastrophe. Que signifiera cette catastrophe ? Comme les autres, elle signifiera le triomphe *naturel* du mal sur le bien et le triomphe *surnaturel* de Dieu sur le mal par le moyen d'une action *directe, personnelle* et *souveraine*.

Telle est pour moi la philosophie, toute la philosophie de l'histoire. Vico fut sur le point de voir la vérité, et il l'eût exposée mieux que moi ; mais perdant bientôt la trace lumineuse, il se trouva enveloppé de ténèbres. Dans la variété infinie des événements humains il a cru découvrir un nombre toujours fixe et restreint de formes politiques et sociales. Pour démontrer son erreur il suffit de regarder les Etats-Unis, qui ne s'ajustent à aucune de ces formes. S'il fût entré plus profondement dans les mystères catholiques, il aurait vu que la vérité est dans cette même proposition prise à revers. La vérité est dans l'identité substantielle des événements, voilée et comme cachée par la variété infinie des formes.

Voilà ma croyance. Je vous laisse à deviner mon opinion sur le résultat de la lutte qui se livre actuellement dans le monde.

Et qu'on ne me dise pas que si la défaite est certaine, la lutte est inutile. En premier lieu, la lutte peut atténuer, adoucir la catastrophe, et, en second lieu, pour nous qui nous faisons gloire d'être catholiques, la lutte est un devoir et non une spéculation. Remercions Dieu de nous avoir octroyé le combat, et ne demandons pas en sus de cette faveur la grâce du triomphe à celui qui dans son infinie bonté, réserve à ceux qui combattent pour sa cause une récompense bien autrement grande que la victoire ici-bas.

Quant à la manière de combattre, je n'en vois qu'une qui puisse donner aujourd'hui des résultat avantageux, c'est de combattre par la presse périodique. Il est nécessaire que la vérité frappe les oreilles et y retentisse toujours et toujours, si les échos doivent arriver jusqu'au sanctuaire secret où les âmes gisent énervées et endormies. Les combats de tribune servent de peu : les discours fréquentes ne captivent pas ; rares, il ne laissent pas de trace dans la mémoire. Les applaudissements qu'ils arrachant ne sont pas des triomphes, car ils s'adressent à l'artiste et non au chrétien.

Dans cette espèce de confession générale que je fais devant vous, je dois déclarer ici ingénuement que mes idées politiques et religieuses d'aujourd'hui ne ressemblent pas à mes idées politiques et religieuses d'un autre temps. Ma conversion aux bons principes est due d'abord à la miséricorde divine, et ensuite à l'étude profonde des révolutions. Les révolutions sont les fanaux de la Providence et de l'histoire. On peut dire de ceux qui ont eu le bonheur, ou le malheur, de vivre et de mourir dans des temps paisibles et calmes, qu'ils ont traversé la vie et sont arrivés à la mort sans sortir de l'enfence. Ceux-là seulement qui, comme nous, ont vécu au milieu des tourmentes, peuvent revêtir la robe virile et dire d'eux-mêmes qu'ils sont hommes.

Les révolutions sont, sous un certain aspect et jusqu'à un certain point, bonnes, comme les hérésies, parce qu'elles confirment dans la foi et rendent la foi plus resplendissante. Je n'avais jamais compris la révolte gigantesque de Satan jusqu'au moment où j'ai vu de mes propres yeux l'orgueil insensé de Proudhon. Du reste, l'aveuglement humain a presque cessé d'être un mystère depuis qu'on voit l'aveuglement incurable et surnaturel des classes aisées. Quant au dogme de la perversité innée de la nature humaine et de son inclination au mal, qui pourrait aujourd'hui en douter après avoir jeté un regard sur les phalanges socialistes ?....

Le marquis DE VALDEGAMAS.

M. de Montalembert ayant demandé quelques explications sur certains passages de la lettre qu'on vient de lire, a reçu la lettre suivante :

Berlin, 4 juin 1849.

Monsieur le Comte,

..... Notre conformité est plus absolue qu'elle ne vous paraît. La civilisation catholique peut être considérée de deux manières différentes, ou en elle-même, comme un certain ensemble de principes religieux et sociaux, ou dans sa réalité historique, où ces principes se combinent avec la liberté humaine. Considérée sous le premier point de vue, la civilisation catholique est parfaite. Considérée sous le second point de vue, la civilisation catholique, dans son développement au sein du temps et dans son extension au sein de l'espace, est assujettie aux imperfections et aux vicissitudes de tout ce qui s'étend dans l'espace et se prolonge dans le temps. Dans ma lettre, je n'ai considéré cette civilisation que sous le premier point de vue. Si je la considère sous le second, c'est-à-dire dans sa réalité historique, je dirai que ses imperfections venant uniquement de sa combinaison avec la liberté humaine, le véritable progrès aurait consisté à assujetir l'élément humain qui la corrompt à l'élément divin qui la purifie. La société a suivi une voie différente. En donnant pour mort l'empire de la foi et en proclamant l'indépendance de la raison et de la volonté de l'homme, elle a rendu absolu, universel et nécessaire le mal qui était relatif, exceptionnel et contingent. Cette période de rapide rétrogradation a commencé en Europe avec la restauration du paganisme littéraire, qui a amené successivement les restaurations du paganisme philosophe, du paganisme religieux et du paganisme politique. Aujourd'hui le monde est à la veille de la dernière de ces restaurations : la restauration du paganisme socialiste.

L'histoire peut déjà formuler son jugement sur ces deux grandes civilisations, dont l'une consiste à conformer la raison et la volonté de l'homme à l'élément divin, et l'autre à laisser de côté l'élément divin et à proclamer l'indépendance et la souveraineté de l'élément humain. Le siècle d'or de la civilisation catholique, c'est-à-dire le siècle où la raison et la volonté de l'homme se conformèrent d'une conformité moins imparfaite à l'élément divin, où, ce qui revient au même, à l'élément catholique, a été sans aucun doute le quatorzième siècle. De même, le siècle où la raison et la volonté de l'homme sont arrivées à l'apogée de leur indépendance et de leur souveraineté, a été indubitablement le dix-neuvième.

Du reste, ce grand retour en arrière était dans la loi sage et mystérieuse en même temps, par laquelle Dieu dirige et gouverne le genre humain. Si la civilisation catholique avait suivi un progrès continu la terre aurait fini par être le paradis de l'homme, et Dieu a voulu que la terre fût une vallée de larmes. Dieu aurait été socialiste. Alors, qu'eût été Proudhon ? Chacun est bien où il est : Dieu dans le ciel et Proudhon sur la terre ; Proudhon cherchant toujours, sans le rencontrer jamais, un paradis dans une vallée de larmes, et Dieu plaçant cette vallée de larmes entre deux paradis, pour que l'homme puisse se trouver toujours entre un grand souvenir et une grande espérance.

Je suis, etc. Le marquis DE VALDEGAMAS.

CORRESPONDANCE.

MONSIEUR L'ÉDITEUR,

Permettez-moi de me servir de votre journal, pour répondre à deux questions que m'ont adressées, et que m'adresse encore un grand nombre de membres de la société de Tempérance.

C. CHINIQUY PTRE.

GÉNÉREUX ASSOCIÉS DE LA TEMPÉRANCE.

Beaucoup d'entre-vous me demandent : 1° S'il est vrai que l'eau soit empoisonnée pendant l'épidémie, et qu'on ne puisse continuer à boire de l'eau pure sans s'exposer à être atteint par le mal

2° N'est-il pas à propos et prudent demande t-on, de couper l'eau et de la mêler avec un peu de *brandy*, de vin ou de bière, pendant la durée de l'épidémie ?

A la première question je répondrai que dans mon humble opinion, l'eau n'est pas plus empoisonnée aujourd'hui, qu'elle ne l'était l'an dernier.

Une preuve, entre mille, de l'exactitude de cette opinion, est que nos animaux de la ville comme des campagnes, qui ne boivent que de l'eau, n'ont jamais été mieux que cette année... Il est bien certain que si l'eau avait eu cette année quelques mauvaises qualités, on s'en serait tout de suite aperçu par les maladies et la mortalité des bestiaux.

Cela n'empêche pas d'avouer que cette année, il faut plus que jamais se défier de boire trop d'eau, comme il faut prendre plus garde que jamais de ne pas manger trop de viandes, ni de pain, parce que cette année plus que jamais les moindres excès sont suivis des plus fâcheux résultats.

Mais il n'y a que Satan, l'auteur de tout mensonge et l'ennemi acharné de notre belle et sainte société de Tempérance, qui a pu faire répandre le bruit que l'eau n'était pas bonne à boire cette année.

Sous quelques exceptions, l'eau a toujours été, elle est encore, et elle sera toujours le meilleur des breuvages.

Les préjugés contre l'eau ne sont fondés que sur l'ignorance et la gourmandise, ils disparaissent au flambeau de la science. Les médecins les plus savants, dans tous les siècles, ont proclamé que l'eau était le plus salutaire des breuvages.

Il serait facile de publier des volumes de preuves à ce sujet ; je me contenterai de quelques citations pour n'être pas trop long.

Un des plus célèbres médecins Français, à son lit de mort, disait à ses amis désolés : " Consolez-vous : je laisse après moi trois bons médecins : *le travail, l'exercice* et *l'eau*.

Le célèbre et savant Astley Cooper a écrit : " Personne ne déteste plus que moi l'usage des boissons " fortes : je n'ai jamais voulu en souffrir dans ma maison, les regardant comme de véritables *démons*.

" Si le pauvre peuple pouvait voir comme moi, les " maux de foie, les hydropisies, les cruelles maladies de " nerfs, les mortelles douleurs d'intestins qui sont " les consequences immédiates de l'usage des boissons " fortes ; il saurait que les " *liqueurs spiritueuses* ne " sont rien autre chose qu'un poison destructeur :

Le savant Charles Londe dans son traité sur l'Hygiène, Vol. 2. p 105 parle ainsi : " De toutes les boissons, l'eau est celle dont l'usage non interrompu peut " le plus contribuer à prolonger la vie de l'homme. A " la page 141 il ajoute : l'usage des liqueurs alcoholiques (Il parle de l'usage modéré) a toujours l'inconvénient d'émousser la sensibilité de l'estomac, d'en " appaiser la muqueuse, de diminuer l'appétit : effets qui " se répétant sur les autres organes émoussent la sensibilité générale et produisent ce qu'on appelle l'abrutissement physique et moral, la démence, une " viellesse précoce, la paralysie.

Et à la page 142 du même ouvrage, on lit : " l'usage " habituel des liqueurs alcoholiques produit des irritations de l'estomac, des altératives et des dégénérescences de toute espèce :

Levy, savant médecin Français, écrivait) en 1545 dans un ouvrage sur l'Hygiène : " L'eau est la boisson " par excellence." Dans des conditions régulières d'organisation etc..il n'est point de breuvage qui convienne mieux à l'homme que l'eau : elle ne stimule ni ne " ralentit aucune fonction ; elle facilite l'accomplissement de toutes ; elle ne contrairie jamais le maintien de leur harmonie : elle tempère l'effervescence " des passions et conserve la force et la fraicheur de " l'esprit. Sous l'influence de l'eau, les révolutions " d'âge s'opèrent en leur temps oppo.tun sans secousse " ni maladie. Les abstèmes (buveurs d'eau) dit Haller ont meilleur appétit, conservent mieux le goût, " l'odorat, la vue et la mémoire.

" Hoffman a célébré dans plusieurs savants écrits les " vertus hygiéniques et médicales de l'eau ; il la préfere ; comme breuvage, à toute boisson alcoholique ou " fermentée.

" Demosthènes, Locke, Milton étaient des buveurs " d'eau. C'est donc à tort qu'on a reproché à l'eau " d'affaiblir le physique et le moral : elle est la boisson " la mieux appropriée aux constitutions saines et la " plus favorable à la longévité : l'eau convient surtout " aux tempéraments sanguins et nerveux, aux sujets chez qui prédomine l'appareil hépotique, aux enfants " et aux femmes, à ceux dont la poitrine est irritable.

" Les liqueurs fermentées et distillées, a dit avec " raison Boyer Collond, ne sont jamais nécessaires pour " qui que ce soit."

A la question de savoir si, à cause de l'épidémie, il ne serait pas à propos de couper l'eau en y mêlant un peu de *brandy*, de vin ou de bière ?

Après avoir beaucoup lu et consulté à ce sujet je n'hésite pas à dire que dans mon humble opinion, si le vin, la bière, et le brandy etc. etc., ne valent pas l'eau dans les temps ordinaires, ces boissons valent encore bien moins l'eau dans un temps comme celui-ci...

Plusieurs médecins respectables conseillent, je le sais, de boire du Brandy, du vin, mais c'est comme en hésitant qu'ils donnent ce conseil, et ils sont bien loin de regarder ce remède comme sûr et infaillible.—Tandis qu'un bien plus grand nombre regardent ces boissons comme préjudiciables à la santé en tout tems, mais surtout les considérent comme de véritables poisons pendant l'épidémie, et les raisons qu'ils en apportent me paraissent pleines de bon sens et de logique,—je ne ferai que les exposer telles quelles m'ont été données.—

1° Il n'y a pas un moment où il faille plus éviter le moindre excès qu'aujourd'hui : or quand on ne boit que de l'eau, il est rare qu'on soit tente d'en boire avec excès—l'eau est comme le pain ; quand l'estomac a assez de l'un et de l'autre, la nature nous le dit ; on cesse de boire et de manger—mais il n'en est pas ainsi lorsque vous buvez des stimulens qui flattent et piquent le palais ; votre soif au lieu de s'étancher ne fait souvent que s'irriter ; un verre d'eau n'en appelle que bien rarement un autre ... mais buvez un verre de bon vin et vous sentirez bientôt désir d'en boire un second—ce désir vous apparaitra bientôt comme un *besoin*, une nécessité.... et sans vous en douter, vous passerez à l'excès.... et le choléra et la mort en seront la première conséquence.

2° Il faut, disent ces savants médecins que sont contre l'usage des boissons fortes surtout pendant le choléra, il faut aujourd'hui plus que jamais éviter tout ce qui peut irriter l'estomac et les intentions—et voilà pourquoi il ne faut pas prendre une seule goutte de vin, de brandy de wiskey ni de bière surtout pendant l'épidémie car ces boissons irritent l'estomac et portent fortement et très-souvent, même prises à petites doses et mêlées à l'eau, *l'inflammation dans les intestins*.

3° Une personne qui ne boit que de l'eau, si elle est atteinte du choléra, aura beaucoup plus de chances d'être guérie—car les remèdes que nous donnons ont toujours un effet plus prompt et plus puissant sur les buveurs d'eau que sur les buveurs de boissons alcoholiques.

4° Il est *plus que douteux* que l'usage même modérée des boissons enivrantes soit un préservatif contre le choléra, mais une chose qui n'est pas douteux, c'est que si, par peur du choléra, on se remet à boire ; les crimes, les maux de toute espèce, dont la tempérance nous a délivrés, reparaîtront. Le cœur de tant d'épouses, de tant de mères infortunées que la société de tempérance avait consolées, vont de nouveau être brisés, déchirés par l'ivrognerie d'un époux, d'un enfant qui auront porté à leurs lèvres, par crainte du choléra, les détestables boissons auxquelles ils avaient si généreusement renoncé. La ruine des milliers de familles que la société de tempérance commençait à rendre prospères et heureuses, se continuera et se consommera rapidement. En un mot, disent les savants médecins dont je ne fais qu'analyser les généreuses et philantropiques suggestions, en conseil-